

Français vaudois

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 36

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FRANÇAIS VAUDOIS

Nous croyons parler français, nous autres Vaudois? Illusion. Nous parlons « vaudois ». C'est très bien quand nous ne sommes qu'entre nous; « on » se comprend toujours. Mais quand nous sommes avec des Français, de France, ou avec des personnes d'autres nations, qui parlent le « bon français », c'est une autre affaire. Notre parler, pour pittoresque qu'il puisse être, fait le désespoir ou la joie de nos interlocuteurs.

Dans le discours qu'il prononça lors de son installation comme professeur de littérature française à l'Académie, Eugène Rambert, s'adressant aux étudiants, ses futurs élèves, disait ceci :

« Eh bien, messieurs et chers amis, étudiants vaudois, venez témoigner dans votre propre cause, et dites-moi si nous sommes naturellement portés à parler et à écrire nettement la plus nette des langues. Ah ! messieurs, je n'ai pas besoin d'attendre votre réponse. Je sais trop que votre expérience sera d'accord avec la mienne pour témoigner que là est notre péché originel. Nous vivons dans l'à-peu-près; nous nous y complaisons, et nous faisons des théories pour le justifier. En pays français, la tentation est de bien parler avant de bien savoir; en pays vaudois, on se persuade qu'on peut savoir une chose et ne pas savoir la dire, et sur cette douce conviction, familière à notre paresse, séduisante à notre amour-propre, nous nous endormons, satisfaits. Nous nous habituons à ne penser qu'à moitié; nous appelons lumière un commencement de lueur, et il semble parfois que nous regardions les idées comme on regarde le soleil, à travers un verre noirci. Nous n'avons pas le sentiment inné de la clarté, de la transparence. Quand nous rencontrons un tesson de bouteille, nous disons qu'il est transparent. En France, la clarté commence au cristal.

» Ce goût de netteté si cher aux Français, s'explique sans doute par l'histoire. Il en est peu, parmi les nations modernes, dont l'existence ait été plus agitée, qui aient fait plus d'expériences diverses, politiques, sociales, morales; il est aussi peu de langues qui aient servi à exprimer plus d'idées, à défendre plus de causes. C'est par le frottement que s'est poli le français. Il aurait pu y contracter quelque raideur. Le souci de la netteté peut avoir pour effet de donner au discours l'immobilité des formes trop arrêtées, d'accuser les angles, de nuire à la fluidité de la parole. Les personnes familières avec la littérature anglaise ne seraient pas embarrassées pour en citer des exemples, et l'on en trouverait aussi dans la littérature française. Mais cette langue, dans laquelle on a tant bataillé, a eu le bonheur de se former dans la conversation des gens d'esprit, des femmes d'esprit, autant et plus

encore que dans la polémique des idées et des passions. Le français y a appris à être net avec grâce. Le cristal qu'il préfère n'est pas le cristal de roche, froid et dur au toucher, mais celui de ces ruisseaux limpides, qui se plaisent aux méandres de leurs cours, qui s'animent, s'irritent, bouillonnent et, au besoin, précipitent leurs flots de cascade en cascade. Mais, dans leurs plus vives colères, ils courent encore légèrement, ils glissent sans appuyer. Et nous, messieurs, glissons-nous sans appuyer? Hélas ! je crains bien qu'une confession sincère ne nous oblige à de nouveaux et plus pénibles aveux. Nous ne sommes pas seulement confus; nous sommes lents, on assure même que nous sommes lourds. Les premières paroles que nous entendons prononcer autour de notre berceau nous apprennent à traîner les phrases. Nous ne savons pas être courts, et je crains bien de vous en donner aujourd'hui une preuve de plus. Nous pesons, nous insistons, nous redoublons ! Nous manquons de confiance dans la vertu naturelle des idées. Quand nous exprimons une idée qui nous paraît intéressante, quand nous racontons une belle action, quand nous décrivons un paysage gracieux, il ne nous suffit pas de faire sentir cet intérêt, cette grâce, cette beauté : il faut encore que nous les proclamions; nous faisons de l'adjectif un abus effrayant; nous avons le style exclamatif et démonstratif. Nous jalonnons le discours de po-teaux indicateurs; nous en mettons à chaque croisée de chemin. Nous commençons une phrase sur deux par *c'est, c'est ce qui, c'est ce dont, c'est là justement*. Nous manquons d'abandon, ou plutôt nous avons l'abandon gauche, la verve massive, et rien ne nous est moins ordinaire que le mouvement aisé d'une pensée rapide. »

Et Eugène Rambert continuait en exhortant ses étudiants — l'exhortation nous était aussi destinée — à se corriger.

A l'appui de cet appel, il ajoutait :

« Ne savez-vous pas, messieurs, l'oracle peu flatteur qui a été rendu contre notre canton ? Je traduis de l'allemand :

« Ce sont des peuples condamnés à une irré-médiable stérilité; que ceux chez lesquels une langue étrangère s'est greffée sur une nationalité différente, et dont le caractère et la culture sont en contradiction avec leur langue. » Il n'y a pour eux de développement original possible que lorsque la contradiction s'est résolue en un mélange (*in einem Mischmasche*). » C'est ce que nous voyons clairement dans notre Europe partout où les circonstances politiques ont modifié l'ordre naturel des choses. » Ici l'oracle cite des exemples, celui de l'Angleterre qui a réussi à se faire une langue, terne et monotone, mais dans laquelle elle est capable de créer; celui de l'Alsace, où l'al-

lemand et le français, toujours en présence, se paralysent mutuellement, et enfin celui du canton de Vaud. »

» Le canton de Vaud est français, sa culture est française, il veut être français. Néanmoins sa manière de sentir est allemande; il raisonne, il pense à la manière allemande, et c'est pourquoi il restera éternellement stérile (*und wird deshalb ewig steril bleiben*), parce que la langue n'y répond pas aux besoins intellectuels. »

» Cette prophétie n'est tirée ni de *Nostradamus*, ni d'une blquette pour rire, mais d'un grand ouvrage scientifique qui a fait sensation en Allemagne et ailleurs. »

Voilà, Vaudois, mes frères, ce que disait Eugène Rambert, un des nôtres qui s'y connaissait bien.

A propos — Un général français ou allemand? nous ne le saurions dire, qui avait pris une part brillante à la guerre de soixantedix, convia à dîner un de ses voisins.

Ce dernier oublia le jour et ne se rendit pas à l'invitation.

Un autre des conviés le rencontra le lendemain du dîner et lui dit que le général avait été fort vexé de cette impolitesse.

— Diable !... C'était hier ?... J'ai tout à fait oublié. J'en suis confus. Je m'en vais de ce pas écrire au général pour m'excuser.

Comme il rentrait en hâte chez lui pour s'acquitter de ce devoir, il rencontra précisément le général.

Celui-ci, l'apercevant, tourna brusquement les talons.

L'oublieux ne l'en aborda pas moins et, avec son plus gracieux sourire :

— Oh ! général, que je suis heureux ! On m'avait dit que vous m'en vouliez, mais je m'assure qu'il n'en est rien.

Et voyant que le général le regardait, surpris, et semblait ne pas comprendre :

— Mais oui, général, vous venez de me tourner le dos, or chacun sait que ce n'est pas votre habitude d'agir ainsi devant un ennemi.

Miquette et sa mère. — Madame *** fait une observation à sa domestique.

— Il faut avouer, Céline, que vous n'avez pas inventé la poudre.

— Et toi, maman, est-ce que tu l'as inventée ? fait la petite Miquette, qui écoutait.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

La Reine Berthe

Au pied de la Tour de Gourse, non loin du Tronchet, s'élève une vieille maison aux épaisses murailles. Le vent et les oiseaux ont semé sur son toit moussu des herbes folles et mille graminées qui dorment en hiver sous la neige éblouissante et se réveillent, verdissent et fleurissent au premier souffle du printemps.

Elle est perdue dans les grands bois, cette vieille demeure aux murs patinés par les siècles, et c'est là, dans un sentier enchevêtré de ronces et qui fut autrefois une route fréquentée, que l'on peut voir, les soirs de grande lune, l'ombre de la reine Berthe passer sur sa haquenée, un long fuseau dans ses petites mains.

C'est un lieu enchanteur et enchanté, qui se peuple la nuit de lutins et de sylphes, et M. Anselme le sait bien, puisqu'il les a vus.

Mais en ce moment, M. Anselme ne pense guère à ces êtres jolis, faits de chimère, de souvenance et de rêve; il n'y songera même pas ce soir — du moins le croit-il —, alors que les campanules des mugnets carillonnent les dernières heures du jour, que la première étoile sourit au firmament et que Diane explore les forêts armées de son arc formé d'un croissant de la lune...

Ex-cuisinier du baron de X., M. Anselme, resté Vaudois au fond de l'âme, est revenu au bon pays finir tranquillement ses jours dans la maison de

ses pères. Il a largement dépassé la quarantaine, mais le corps est solide et l'estomac robuste.

Un seul ennui vient trop souvent troubler la quiétude de son existence. Ce sont les discussions interminables — ce n'est peut-être qu'un prétexte — qui s'élèvent chaque fois que M. Anselme va faire un tour à la cuisine avant l'heure des repas. Or, si M. Anselme est intraitable sur le chapitre cuisine, Madelon, la bonne et fidèle servante, l'est bien plus encore.

— Vous êtes le cheveu de ma vie, Madelon !

— C'est toujours mieux qu'un cheveu dans la soupe, réplique Madelon. Allons, laissez-moi travailler.

II

Aujourd'hui, M. Anselme ne pense qu'à son coryza.

— Bien sûr, se dit-il, que ce rhume de cerveau va me tomber sur la poitrine.

Et il éternue, il se mouche dans un de ses mouchoirs bariolés aux écussons des vingt-deux cantons.

— Et dire que c'est le sixième en quelques heures, soupire M. Anselme. Atchi ! atchi ! atchi !

— A vos souhaits ! fait Madelon de la fenêtre de sa cuisine.

M. Anselme n'aime pas qu'on se moque de lui et, tirant de sa poche un septième mouchoir, il se précipite à la cuisine.

— Mille tournebrosches ! tu seras le plus fort, se promet-il. C'est une vraie bataille en perspective, tant pis, en avant !

Et fort de sa résolution héroïque, M. Anselme, oubliant un instant son coryza, s'élance bravement à l'assaut de la cuisine en sifflant une marche militaire pour se donner des jambes.

Tout homme impartial sait trop bien que les femmes veulent toujours avoir le dernier mot et que le monde est gouverné par elles.

Il n'en serait pas de même cette fois. Ah ! mais non, Madelon. Et intrépide, admirable, sublime, M. Anselme aborde l'ennemi.

— Atchi ! atchi !... Que fais-tu, Madelon ?

— Je prépare l'omelette au lard pour monsieur, répond Madelon, sûre de son talent culinaire.

Alors l'ancien métier, la belle profession — belle comme un apostolat —, se réveille soudain en M. Anselme, elle bouillonna, elle crépita. D'un rapide coup d'œil, il inspecta l'assaisonnement de l'omelette : un oignon, deux gousses d'ail, des échalottes, de la ciboule, de la sauge, du thym, du raifort, du céleri, des pois et des fèves, de la carotte, des pointes d'asperges et un superbe topinambour.

Madelon, les poings sur les hanches, était déjà triomphante, lorsque M. Anselme éclata.

— Ah ! malheureuse, vous allez commettre un crime de lèse-gastronomie ! Où est le poireau ?

— C'est un oubli.

— Et le cerfeuil ?

— Monsieur, je...

— Et le persil ? Un enfant de deux ans y aurait songé !

— Excusez-moi.

— Et le fenouil et le laurier ?

— Pardon.

— Et les artichauts ?

— Arrêtez, s'il vous plaît.

— Et les tomates ?

— Oh ! de grâce !

La pauvre Madelon, accablée et vaincue, s'en fut quérir ce qu'elle avait oublié.